**Du héros à l’Eros, parti pris subjectif**

**Guillaume RIEDLIN**

*« En chacun de nous, il y a la voie tracée pour un héros. »,*

J. Lacan, séminaire VII, L’éthique de la psychanalyse

Comme déjà évoqué, le discours ambiant actuel confronte le sujet à un tiraillement entre les éléments de préservation et ceux de sacrifice. Sur un plan manifeste, cette césure est difficilement conciliable et engage subjectivement du côté de l’acte, acte de préservation collectif, stock, dénonciation, mais aussi acte d’héroïsme, se designer volontaire, agir.

Sur un plan latent, la césure ou l’ambivalence se soutient des mécanismes inconscients qui nous permettent de supporter des motions tout à fait contradictoires d’amour et de haine. Pourtant, dans l’urgence, j’ai déjà essayé d’en dire un mot : « Nous avons tous pu faire l’expérience de notre débilité à être pris par les images répétitives d’attentats, des chiffres morbides d’une pandémie, c’est le coller au voir, urgent, désubjectivant, renvoyant facilement au schéma de psychologie collective, où la trace de la subjectivité s’incarnerait dans le héros, le leader, la mesure choc, immédiate, le mur, la riposte, finalement, la déshumanisation… Or, l’instant de voir, serait déjà de dire : « un instant, mais qu’est-ce que tu as vu en fait ? », la place de cette question n’est pas garantie, elle tient lieu de place trouée sur l’écran que l’on fixe»[[1]](#footnote-1), le coller au voir, produit donc une sidération avec comme effet d’entraver les mécanismes inconscients subjectivant. Qu’est-ce à dire ?

Ce que nous proposons là est d’envisager que, pris dans un discours ambiant urgentiste, notre recours fantasmatique à produire des formations de l’inconscient organisées selon la structure même du sujet de l’inconscient, vient à être mis à mal, dénié. La trace clinique fondamentale du déni reste l’apparente débilité, au sens de la déficience intellectuelle, c’est-à-dire, ne pouvant être soumis à la contradiction logique. La pièce manquante, déniée, pour se soutenir du tout, ne peut plus se soutenir de la logique classique que je qualifierais ici, rapidement, de logique cartésienne.

Lors de la soutenance de ma thèse de médecine[[2]](#footnote-2), mon directeur m’avait posé à peu près cette question : « Est-ce que l’on peut appréhender le discours analytique par l’analogie ? », il est clair aujourd’hui, que l’analogie ne sollicite principalement qu’un recours au discours manifeste, à ceci près, que le sous-entendu qui tiendrait d’une logique empirique, ouvre quand même la porte aux fantasmes collectifs et à la métaphore.

Reprenons notre fil autour de cette idée que la trace clinique fondamentale du déni reste l’apparente débilité en y passant par l’analogie. Imaginons, que, confronté à la réalisation d’un puzzle, deux personnes dialoguent devant une pièce manquante. Le sujet qui s’organiserait sur le mode du déni ne pourrait pas constater l’absence de la pièce, c’est-à-dire, dans un premier temps, il ne verrait pas l’absence de la pièce, et si l’autre sujet essaye de la lui montrer d’abord, il ne pourrait la voir défiant le regard sans recours possible à une phrase négative du type « il ne manque pas de pièce », et, si son compagnon d’infortune insiste en essayant de lui prouver logiquement qu’une pièce est bien absente en évoquant par exemple les bords, l’organisation générale du puzzle, le sujet dans le déni ne pourra ni nier ni contre argumenter renforçant l’impression clinique dont on parle. Il restera l’acte comme échappatoire, partir, tout renverser, frapper, insulter.

Cet engagement subjectif du côté du passage à l’acte, s’organise donc, temporairement face au déni véhiculé par le discours ambiant. Freud nous propose dans son schéma de psychologie collective[[3]](#footnote-3) d’envisager que ce qui est court-circuité c’est le moi idéal. Or, le moi idéal est un représentant du premier narcissisme selon la définition freudienne proposée dans le texte « Pour introduire au narcissisme »[[4]](#footnote-4) ; il est exempt de la dimension de l’identification, c’est-à-dire que la question de l’identification et selon un temps logique, ne se présente pas encore au sujet. Selon Lacan, et commentant le stade du miroir[[5]](#footnote-5) : « l’image du moi, du seul fait qu’elle est image, le moi est moi idéal, résume toute la relation imaginaire chez l’homme »[[6]](#footnote-6). C’est un lieu caractéristique de l’état dit de toute puissance.

Le recours aux mythes, aux légendes nous permet d’entrevoir ce qui se passe du côté d’un inconscient collectif et ici, en particulier, autour de ce tiraillement entre préservation et héroïsme. Le héros de la légende renvoie à cette idée de toute puissance, Homme surpuissant qui, de part son dévouement au collectif, viendrait le préserver, le collectif. Pourtant, la plupart de ces légendes viennent à mettre en avant deux points qui nous intéressent pour notre propos, le héros, doté de pouvoir, de puissance, d’un côté, reste marqué d’une faiblesse intrinsèque, le talon d’Achille, la kryptonite de Superman, l’humanité d’Hercule (qui le pousse à réaliser les douze travaux, dix en fait selon son comptable de cousin) de l’autre.

Ainsi, et voilà ce qui se joue particulièrement dans l’ambiance actuelle, le fantasme du héros, fantasme disons ici, collectif, se garde de lui-même de ce que ce héros ne soit pas entier, mais bien marqué du manque, le renvoyant possiblement à une émergence subjective. L’empreinte d’humanité est, elle, toute singulière.

Cette remarque permet d’avancer dans notre propos, le discours courant actuel renvoie au plein de son urgence affichée. Urgence à laquelle on se doit de répondre, nous renvoyant, collectivement, même, comme défini dans le concept de moi idéal au narcissisme primaire, c’est-à-dire, en-deçà de la question identificatoire qui serait, elle, un mécanisme hérité du second narcissisme.

Cliniquement, la marque de ce narcissisme primaire est omniprésente, le discours s’organisant autour de la césure entre moi, nous et les autres. «  Moi je respecte les règles de confinement alors que les autres non », « Nous, on travaille, alors que d’autres non… ». Voilà ce qui constituerait peut-être la plus efficace des définitions du narcissisme primaire : la possibilité d’envisager qu’il y a moi et les autres. C’est à la fois ce que franchit le petit d’homme à force de ne pas maitriser le sein maternel, fondant la possibilité d’accès à une image corporelle, mais c’est aussi le constat clinique que les mécanismes narcissiques ne sont pas franchis, acquis, organisés sous la forme de stade, mais se rejouent, entre autres, à chaque fois que l’on parle, à chaque apparition fortuite du sujet de l’inconscient.

Cette apparition est alors sujette à ce qu’elle puisse être entendue comme telle, sinon, s’organise, défensivement, le passage à l’acte comme nous l’avons précédemment expliqué confronté au déni du discours courant. Il y aura à envisager avec sérieux, dans l’après-coup des passages à l’acte individuels qu’aura engendré l’ambiance actuelle, que les analystes soient présents pour permettre au sujet de se désengager de cette voie de court-circuit.

Cette présence est garantie, ouverte par le discours autour de ce que nous avons pu souligner du fantasme collectif, encore une fois, pour le dire vite, par le truchement de la faiblesse humaine du héros, faiblesse singulière, faiblesse organisant la légende comme trouée elle-même à l’endroit où elle répond au discours plein de l’urgence.

Un ami m’a rapporté cette anecdote qu’il a lue dans une « étude », les guillemets marquant le fait que je n’ai pas pu la retrouver pour le moment, rendant compte de ce que le confinement, ou tout du moins l’ambiance actuelle provoquait le fait que l’on rêverait beaucoup plus en ce moment. Sans aller plus en avant pour l’instant sur ce point, une remarque s’impose quand même au-delà de ce que les neurologues tentent de tirer comme conclusion de ces études, l’importance de nos rêveries « augmentées » pourrait être le signe clinique de ce que la subjectivation insiste toujours, et d’autant plus qu’elle soit contrariée par les discours pleins des leaders, soit elle, l’urgence sanitaire. Le désir ne s’étouffe pas, il creuse constamment le sillon allant dans le sens de se frayer un chemin dans le plein pour le trouer, encore faut-il qu’il y ait, par exemple, un analyste pour l’entendre.

1. G. Riedlin, *Éphéméride 2, Édito* [↑](#footnote-ref-1)
2. G. Riedlin, *D’une clinique relative au clivage du Moi, Thèse de médecine* [↑](#footnote-ref-2)
3. S. Freud, *Psychologie des foules et analyse du moi* [↑](#footnote-ref-3)
4. S. Freud, *La vie sexuelle*. [↑](#footnote-ref-4)
5. J. Lacan, *Écrits*. [↑](#footnote-ref-5)
6. J. Lacan, *Le Séminaire Livre 1 : Les Écrits Techniques de Freud* (Seuil, 1974). [↑](#footnote-ref-6)